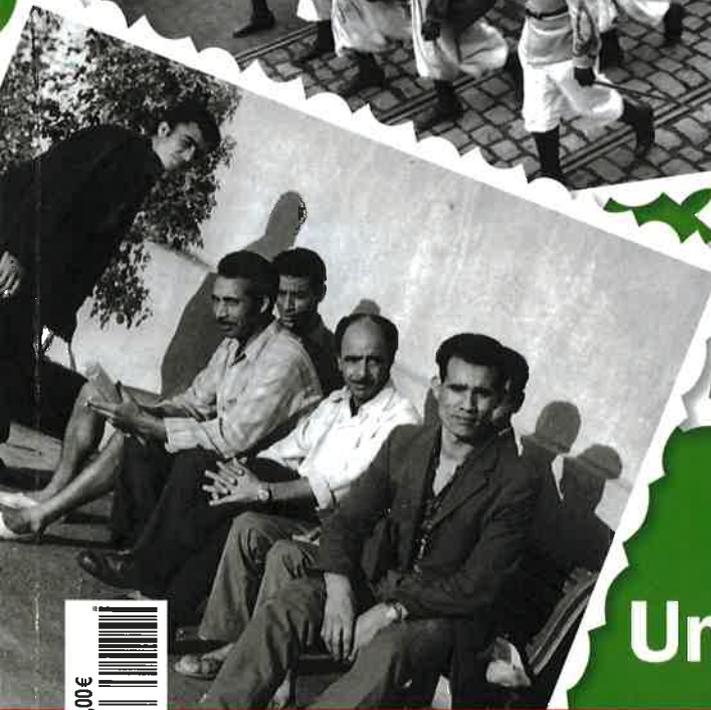


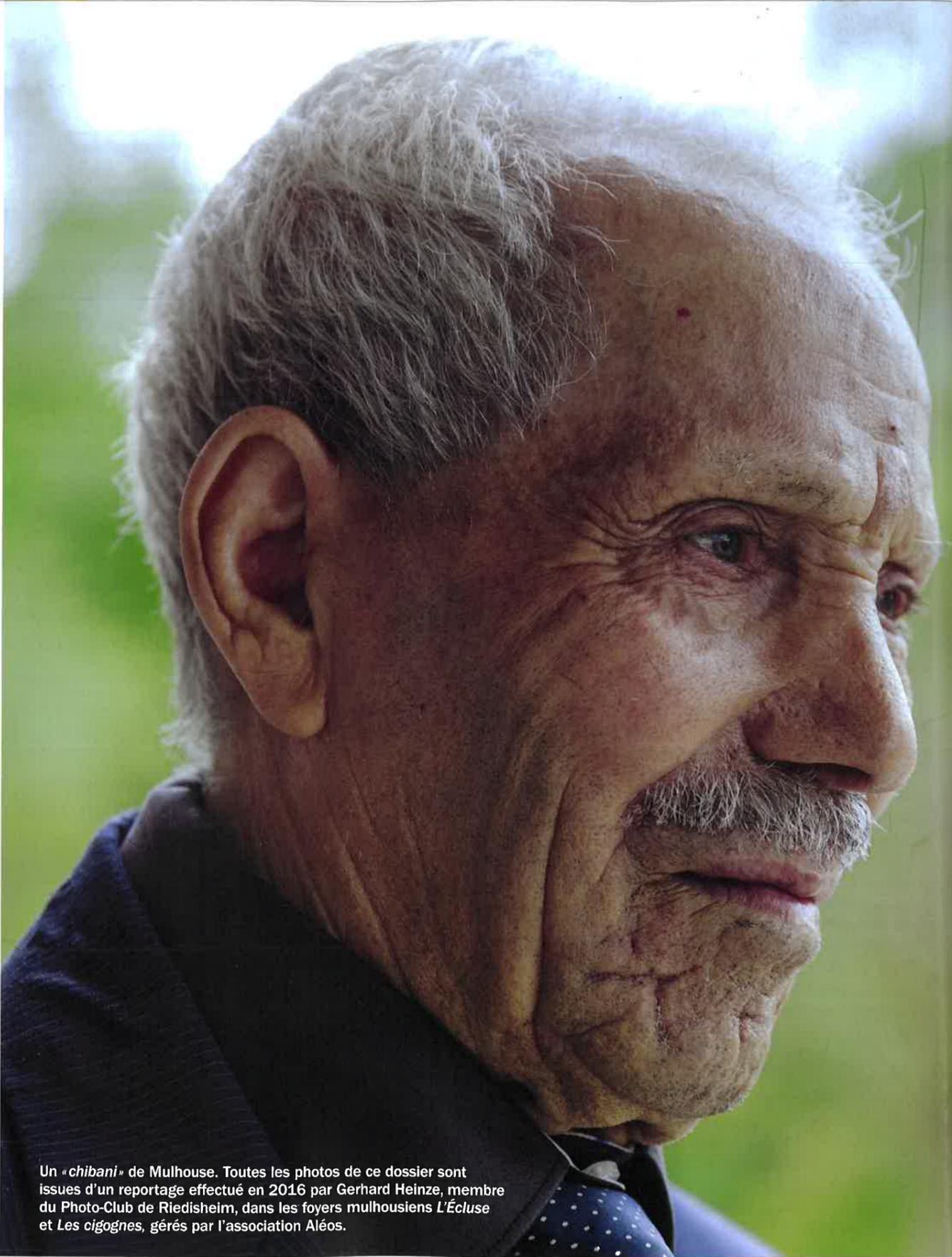
Alsace Algérie



Une relation particulière

- Il y a 150 ans, dans Paris assiégé
- Sur le front de l'Est à 16 ans
- Claude Vigée : il est mort, le poète





©GERHARD HEINZE-PHOTO-CLUB RIEDISHEIM

Un « *chibani* » de Mulhouse. Toutes les photos de ce dossier sont issues d'un reportage effectué en 2016 par Gerhard Heinze, membre du Photo-Club de Riedisheim, dans les foyers mulhousiens *L'Écluse* et *Les cigognes*, gérés par l'association Aléos.

La double présence DES CHIBANIS

Par Sylvie Emsellem* et Loïc Richard*

On les appelle affectueusement les « *chibanis* », c'est-à-dire, en arabe, les « *cheveux blancs* ». Immigrés originaires du Maghreb, venus en France, et notamment en Alsace, dans les années 60 et 70 pour travailler, ils se sont « célibatairisés », en vivant dans des foyers loin de leur famille et de leur pays. Dans le Haut-Rhin, dernièrement, un travail sociologique mené par des universitaires et des associations a permis de mieux appréhender ces parcours de vie entre ici et là-bas. Et de redonner une visibilité à ces invisibles.

Dans l'imaginaire collectif, l'évocation des « vieux » immigrés originaires du Maghreb renvoie le plus souvent à la figure d'un homme âgé vivant seul, sans sa famille restée au pays d'origine. On désigne généralement ces personnes, de façon affectueuse, par le terme de « *chibanis* », ce qui signifie en arabe « *cheveux blancs* ». En réalité, la grande majorité des immigrés âgés vieillissent en famille, en « *ménage ordinaire* » selon la terminologie statistique. Mais, parmi eux, 10 % des hommes sont bien des « *chibanis* », vivant seuls en France, sans conjointes, pour une bonne partie dans des foyers de travailleurs migrants ou dans des résidences sociales.

La présence ou l'absence de la famille ici ainsi que le maintien ou la distanciation des liens familiaux entre les deux rives de la Méditerranée apparaissent comme des paramètres fondamentaux pour décrypter la trajectoire de ces personnes, notamment à l'heure de la retraite.

Ces « *chibanis* » ont majoritairement émigré des pays du Maghreb dans les années 60 et 70. Ils sont venus travailler seuls et ont fondé une famille qui ne les rejoindra pas. Ces

hommes « célibatairisés » rencontrent beaucoup de difficultés à retourner vivre auprès de leur famille, qui se trouvent de l'autre côté de la Méditerranée : les expériences de retours temporaires leur ont fait sentir la distance qui s'est installée avec ceux qu'ils ont laissés derrière eux. Le temps passant, la vieillesse s'installant, cet éloignement familial devient une véritable douleur, car il entraîne une perte de sens concernant leur parcours migratoire. « *C'est difficile, très difficile, confie ainsi Abdelkader, né en 1946, retraité aujourd'hui à Mulhouse. Quitter la famille pendant un an, puis retourner vivre six semaines avec elle et de nouveau la quitter, c'est encore pire qu'avant ! Tu es heureux, et puis, d'un seul coup, il faut repartir...* »

La majorité de ces « *chibanis* » occupaient des emplois peu qualifiés : ouvriers du bâtiment et des travaux publics, manutentionnaires, jardiniers, etc. Entre 2010 et 2017, dans le sud de l'Alsace, un travail de recueil de leurs récits de vie, réalisé conjointement par des associations et par le Centre de recherches sur les économies, les sociétés, les arts et les techniques (CRÉSAT) de l'Université de Haute-Alsace, a permis de mieux cerner leurs trajectoires.

Une véritable douleur

« Une algie sourde... »

« Alsace, Algérie : les deux mots tanguaient soudain. Elle leur trouva une résonnance commune, une musique qui semblait les accoupler, à moins que ce ne fût plutôt une même blessure ancienne, des cicatrices en creux qui, conjuguées, risqueraient de réapparaître... Oui, vraiment, une algie sourde les reliait : Alsace, Algérie. »

Extrait du roman *Les nuits de Strasbourg*, publié en 1997 par Assia Djebar.

Née Fatima-Zohra Imalayène à Cherchell (Algérie), Assia Djebar (1936-2015) fut, en 2005, la première femme d'Afrique du Nord élue à l'Académie française.



©GERHARD HEINZE-PHOTO-CLUB RIEDISHEIM

De manière générale, ces personnes âgées immigrées sont capables de retracer avec rigueur et précision leur carrière professionnelle. Car pour elles, le travail est une valeur fondamentale, le sens profond de leur exil dans l'Est de la France. « J'ai travaillé à la mine, puis aux chemins de fer, à Nancy, sur la ligne d'Épinal, raconte ainsi Ahmed, né en 1933, également retraité à Mulhouse. J'ai aussi travaillé dans une fonderie, à l'usine de Foug, en Meurthe-et-Moselle. Après quoi j'ai fabriqué des égouts pour les routes, à Pont-à-Mousson, et j'ai été employé dans le textile. »

Le travail légitime la présence de l'immigré en France.

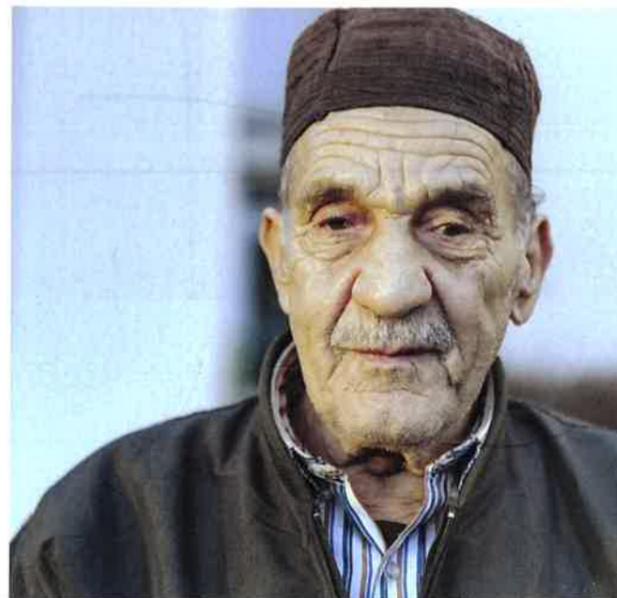
Le travail : une valeur fondamentale

Après la vie professionnelle, l'envoi ou non d'argent à la famille restée au Maghreb devient un élément majeur à prendre en compte dans l'étude de ces trajectoires d'exil. L'émigré a

quitté son pays pour pouvoir subvenir aux besoins de sa famille : il apparaît ainsi dans l'obligation morale d'assurer cette fonction financière. Lorsque le « chibani » occupe encore une certaine place dans son pays d'origine, il est plus facile pour lui de trouver un équilibre dans sa vie en France ; en revanche, lorsque les liens sont rompus avec la famille et qu'il n'envoie plus d'argent, il se trouve davantage isolé. Autrement dit, l'état social et mental de l'immigré résulte en partie d'un rôle et d'une fonction qui ne sont pas visibles dans le pays d'accueil : ceux qu'il occupe encore dans le pays d'origine.

La durée moyenne de résidence au sein des foyers de travailleurs migrants est longue, puisqu'elle se situe aux alentours de 25 ans. Aucun de ces résidents ne souhaite en réalité déménager, car ces foyers ont un avantage fondamental : le faible coût des loyers rend possible l'envoi d'argent à la famille.

Dès la fin des années 50, à travers le fonds d'action sociale (FAS), l'État français a organisé l'hébergement et le contrôle des immigrés d'Algérie dans les « foyers de travailleurs migrants » (FTM). Sous l'impulsion de la Société nationale de construction de logements pour les travailleurs algériens (SONACOTRAL, société d'économie mixte française dont le capital est détenu par des acteurs publics) et de quelques opérateurs locaux, comme COTRAMI (Comité d'action sociale en direction des travailleurs migrants et personnes isolées) dans le Haut-Rhin, les foyers se sont multipliés¹.



©GERHARD HEINZE-PHOTO-CLUB RIEDISHEIM

Ces foyers accueillent en moyenne entre 200 et 300 résidents. Les inconvénients de ce type de logements sont liés principalement à l'exiguïté des chambres ainsi qu'au partage des parties communes, telles que la salle d'eau et la cuisine. En 1998 a été lancé un plan quinquennal des foyers de travailleurs migrants visant à réhausser les normes d'habitabilité et de confort de ces hébergements. Vingt-deux ans plus tard, un peu plus de 50 % des FTM ont été rénovés au niveau national ; en Alsace, ce taux dépasse les 90 %.

En foyers, ces « chibanis » ont un cercle relationnel assez limité. Pour certains, ceci peut alors s'apparenter à une « bulle sociale ». Ils prennent leur repas en commun et entretiennent surtout des liens avec les ressortissants de leur pays d'origine, quand ce n'est pas de leur village. Cette solidarité connaît des limites. Au final, l'isolement résulte de différents facteurs : le manque, parfois, de sociabilité dans le foyer, l'absence de la famille et d'une présence féminine, l'incompatibilité des modes de vie de ces anciens avec ceux des plus jeunes, la faible insertion sociale... Cet isolement est encore plus difficile pour ceux qui sont en rupture familiale. Plusieurs enquêtes révèlent que ces personnes présentent une symptomatologie dépressive plus importante que les autres personnes isolées du même âge dans la population générale.

Le risque de « mort sociale »

Dès leur retraite, la majorité de ces personnes vivent dans un aller-retour entre leur pays d'origine et la France. Après avoir vécu seuls en France pendant une trentaine d'années, envoyé mensuellement de l'argent et assuré leurs rôles marital et parental à distance, ils trouvent dans ce mouvement entre ici et là-bas un équilibre et une légitimité. Mais lorsque le lien avec la famille a été rompu, ils ne retournent que très ponctuellement au pays. Éloignés alors totalement de leur lieu de naissance, ils



©GERHARD HEINZE-PHOTO-CLUB RIEDISHEIM

« Ils vivent quand tout est fini... »

« Ils vivent quand tout est fini Et meurent sans cérémonie Ce sont les vieux, les anciens, Ce sont les deux réunis. Ce qui nous laisse démunis, Le soir quand on se réunit, C'est qu'on a oublié La compagnie des chibanis... »

Extrait de la chanson *Les chibanis*, du groupe Zebda (paroles de Magyd Cherfi).

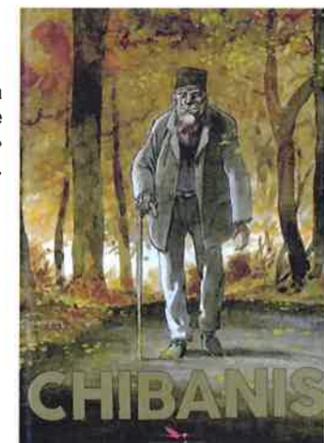
ont plus de mal à créer des liens sociaux en France. Confrontés en outre au vieillissement, ces individus risquent de plonger dans la « mort sociale ». Cette « présence-absence », en France et dans le pays d'origine, semble alors aussi inconfortable qu'illégitime.

Le 16 mars 2017, les enregistrements des récits de vie de trente « chibanis » haut-rhinois ont redonné une visibilité à ces invisibles. Ils ont été remis à Brigitte Klinkert, aujourd'hui ministre déléguée chargée de l'Insertion et alors vice-présidente du Conseil départemental du Haut-Rhin. L'élue avait déclaré que ces témoignages, confiés aux Archives départementales du Haut-Rhin, faisaient « partie intégrante de notre Histoire : celle du Haut-Rhin, de l'Alsace, de la France. »

S. E. et L. R.

*Sylvie Emsellem est la fondatrice de l'association Émancipation(s).
*Loïc Richard est le directeur de l'association Aléos, basée à Mulhouse, qui s'occupe de logement et d'accompagnement social.

Un des livres publiés à la suite de l'exposition de 2017 sur les « chibanis » du secteur de Mulhouse.



5

Note

1. En 2017, on estimait qu'environ 400 « chibanis », âgés de 70 à 93 ans, vivaient encore dans les foyers de l'association Aléos dans le Haut-Rhin.

Pour aller plus loin

L'exposition *De l'immigré au chibani*, réalisée en 2017 à partir d'un projet sur les « chibanis » du Haut-Rhin porté par l'association Aléos, l'Observatoire régional de l'intégration et de la ville (ORIV) et le CRÉSAT, a donné lieu à deux ouvrages.

SAYAD (Abdelmalek), *La double absence*, 1999, Seuil.



©GERHARD HEINZE-PHOTO-CLUB RIEDISHEIM